

Les enfants dans *Shoah* de Claude Lanzmann

On pourra retrouver sans peine les passages du film évoqués ici à partir de son édition en DVD (Why Not Productions, 2001) accompagnée du livre de Claude Lanzmann *Shoah* (folio Gallimard, 2001, 301 pages). Le livre contient le texte du film et un chapitrage indiquant les pages correspondant à chaque séquence. Mais on ne peut connaître cette œuvre qu'en la voyant dans sa totalité, sa durée, son montage.

Shoah se déroule dans le temps présent. Les enfants des Polonais vivent aujourd'hui, insouciant, sur les lieux du massacre des enfants des Juifs européens. À la gare de Malkinia que les transports des victimes quittaient pour aller à Treblinka, un train d'aujourd'hui roule sur la voie, à droite. Sur le quai, à gauche, d'abord caché par un pylône, paraît un écolier, un cartable ou un sac sur le dos. Son chemin le conduit à passer sous le panneau-même portant le nom de la gare (p.155). À Birkenau, à la suite de plans où deux lapins jouent dans l'herbe et s'échappent par-dessous les barbelés, deux enfants marchent, comme à la promenade, devant l'ancien camp des femmes, longent les ruines du Crématoire II et sortent par l'un des portails ouverts dans la clôture de barbelés. Peut-être le chemin pour gagner leur école ou leur maison est-il plus court en passant à travers le camp ? L'un porte un sac en bandoulière, l'autre tient un vélo. Celui-ci ralentit sa marche devant les ruines de la chambre à gaz puis du vestiaire qu'il s'attarde à regarder un instant. Passé les barbelés, on le voit se retourner encore vers le camp (p.222). À Grabow, après le plan de la lecture par Lanzmann de la lettre du rabbin Jacob Schulmann décrivant « *l'horrible vérité* », une charrette passe, dans une rue. Sur le trottoir de gauche, deux enfants aux cheveux clairs illuminés à contre jour par le soleil couchant, font une ronde en sautillant (p.125). Sur le parvis de l'église de Chelmno, les filles, enfants de chœur au diadème de fleurs et court vêtues de blanc, sont comme des anges blonds qui jettent des pétales de roses devant le Saint-Sacrement, et l'un des garçons qui suit agite consciencieusement son petit carillon sur le lieu du départ des camions à gaz (p.142).

Des cheminots de Treblinka racontent qu'ils donnaient de l'eau aux Juifs qui mourraient de soif dans les wagons et étaient tués en essayant de s'enfuir. Des

adolescents plaisaient derrière eux et l'on entend leurs rires au cours du récit (p.50 et 52).

Shoah permet d'évoquer la présence implicite d'enfants allemands sur les lieux du massacre : les élèves de l'instituteur nazi, le mari de Madame Michelson. Jan Karski raconte comment deux garçons des jeunesses hitlériennes, en uniforme, tiraient des coups de feu dans le ghetto de Varsovie et se congratulaient d'avoir provoqué des hurlements (p.252).

Le film commence par l'évocation d'un enfant juif, Simon Srebniak. Avant qu'il n'apparaisse, adulte aujourd'hui, on apprend qu'il avait treize ans et demi, que son père avait été tué sous ses yeux au ghetto de Lodz (page 22), où la mort semblait, aux yeux de l'enfant, la normalité du monde (p.148). Sa mère fut asphyxiée dans les camions à gaz de Chelmno. Le petit Simon devait nourrir les lapins de la ferme des SS. Sur un bateau de la rivière Ner, en allant chercher de la luzerne, il chantait des chants polonais à l'aller et des rengaines militaires allemandes au retour (p. 22). Les paysans se souviennent qu'il avait « *une belle voix* » (p.24) mais qu'il était « *tout maigre* » et « *prêt pour le cercueil* » (p.139). Ce n'était qu'un « *jouet* » promis à la mort par les Allemands (p.26) dont se souvient aussi très bien Madame Michelson (p.138).

Srebniak revient dans la clairière de la forêt de Ruzsow où il a vu brûler les corps des Juifs tués dans les camions à gaz de Chelmno : « *c'est le lieu* » (p.25). Le souvenir de son enfance détruite réactive la mémoire des villageois polonais eux-mêmes. Ils se souviennent parfaitement de l'enfant d'hier mais, cependant, oublient vite la présence de l'adulte au milieu d'eux, aujourd'hui, dans la scène devant l'église (p.138 et suivantes).

Shoah évoque avec une précision terrifiante et unique la vie et la mort des enfants de la Shoah.

Les enfants juifs s'amusaient comme tous les enfants, avant la catastrophe. Un Polonais de Grabow se souvient très bien qu'il a appris « *le juif* » en jouant avec eux, quand il était petit (p.127-128).

Mais les Allemands sont venus et arrive le temps de l'emprisonnement. Karski se souvient des bébés « *aux yeux fous* » dans le ghetto de Varsovie (p.250), de « *ces horribles enfants* », faméliques, mendiant, pleurant, courant tout seuls (p.251). Pourtant, Adam Czerniakow, le président du Judenrat, le Conseil juif de Varsovie,

réussit à organiser un festival pour les enfants du ghetto (Raul Hilberg, p.267). Quand le SS Höfle fit évacuer les enfants qui jouaient en face du bâtiment du Judenrat (p.272), Czerniakov tenta d'intercéder encore auprès des bourreaux tant il se tourmentait de la déportation des orphelins, des plus faibles, des plus petits (p.272-273). Mais, bientôt, il comprit que les enfants seront tués, qu'il avait perdu sa bataille et sa guerre. « *Ils veulent que je tue les enfants de ma propre main* » (p.273). Il se suicida, quelques heures après, le 23 juillet 1942.

Alors, c'est le temps de la mise à mort. Pan Filipowicz a vu les enfants de Wlodawa jetés sur les prisonniers déjà enfermés dans les wagons partant pour Sobibor (p.43). Une Polonaise de Grabow a vu comment on jetait les enfants dans les camions partant pour Chelmno en les prenant par les jambes (p.129) et Madame Michelson a vu les enfants entassés pêle-mêle dans les camions ou les wagons du petit train de Chelmno (p. 135).

Abraham Bomba s'inquiéta de voir prendre les enfants : « *C'est mauvais signe [...] un nourrisson, un enfant de cinq ans, travailler, c'est quoi ?* » (p.45-46). Les adultes sont cyniquement transportés vers la mort au tarif charter, aller simple excursion. Les enfants de moins de quatre ans sont transportés gratuitement (Hilberg, p.201).

Bomba a connu la misère extrême des transports. Pas une goutte d'eau pour le bébé de trois semaines dans le wagon, par une « *chaleur d'enfer* » (p. 55). La mort pouvait survenir dès l'arrivée, sur le quai de la gare. Un cheminot de Treblinka ne peut pas oublier la mère qui essaya de se sauver avec son enfant et qui fut abattue, une balle dans le cœur (p.52).

À Auschwitz, ceux qui pouvaient travailler et, peut-être survivre, entraient dans le camp de concentration. Les enfants, les femmes avec enfants, n'entraient pas (Rudolf Vrba, p.214). À Treblinka, en attendant leur tour de mourir, les femmes juives ouvraient les veines de leurs filles (Franz Suchomel, p.86). Les enfants malades, les enfants dont la mère était malade étaient assassinés, certains avec leur grand-mère, à « *l'hôpital* » de Treblinka (Suchomel, p.172). Les femmes et les enfants attendaient, nus, devant la chambre à gaz de Treblinka (Bomba, p.164) même l'hiver par -10, -20° (Suchomel, p.158). Les deux neveux d'un survivant de Corfou ont été tués à Birkenau (p.185), comme les quatre enfants de Moshe Mordo, gazés avec leur mère et leur grand-père (p.186).

Les liens humains volaient en éclats. « *Le fils prenait le pain du père, le père le pain du fils* » (Simon Srebnik, p.148) et après « *le combat de la mort* » dans les chambres

à gaz de Birkenau, les enfants plus faibles se trouvaient en dessous des corps, le crâne fracassé (Filip Müller, p.181).

Et à la fin, il n'y avait plus personne. « *Quelle femme ? quel enfant ?* » (Bomba, p.75). Inge Deutschkron s'inquiétait après le départ des Juifs de Berlin à la gare de Grünewald : « *Et Elsa ? Et Hans ? [...] Mon Dieu, et l'enfant ?* » (p.80). Les adultes, les enfants disparaissaient « *et le monde était muet* » (Müller, p.206).

Plus tard, dans les fosses qu'ils devaient ouvrir pour brûler les corps, Itzhak Dugin reconnut ses trois sœurs et leurs trois enfants (p.32) et Michaël Podchlebnik sa propre femme et ses enfants (p. 30).

Cependant les enfants de Theresienstadt, arrivés à Birkenau en décembre 1943, ne furent pas immédiatement tués (Rudolf Vrba, p.219). Ils restèrent avec leurs parents et ils eurent même une école et un théâtre où aimaient à se rendre les SS (p.221). Freddy Hirsh, un Juif allemand de trente ans, s'intéressa particulièrement à l'éducation des enfants. Il les connaissait chacun par leur nom (p.222) et devint, en quelque sorte, le « *chef spirituel du camp des familles* » (p.223). En mars 1944, la Résistance du camp envisagea une révolte quand on sut que les familles allaient être gazées. Hirsh s'inquiéta alors pour les enfants (p.228). Il avait une relation si profonde avec eux qu'il était leur « *père* » et qu'il ne pouvait pas supporter l'idée de les abandonner (p.229). Alors sa vie, comme celle de Czerniakov, perdit son sens quand il prit conscience qu'il ne sauverait pas les enfants et il préféra se suicider (p.230).

Au moment même de son tournage, *Shoah*, déjà, a permis à certains de ses propres personnages la connaissance de cette mémoire et de cette histoire inouïes que nous transmettons, à notre tour, aux enfants, en leur présentant le film.

Hanna Zaïdl raconte comment, petite fille, elle avait questionné son père, « *encore questionné, toujours questionné* ». Elle n'avait obtenu que des bribes de vérité, des moitiés de phrases et ce n'est que lorsque « *M.Lanzmann* » est arrivé qu'elle a entendu, « *pour la première fois* », l'histoire « *dans sa totalité* » (p.28).

Il y a plusieurs enfants dans le groupe de villageois devant l'église de Chelmno, après la procession, des petits enfants dans les bras de leurs parents, d'autres, plus grands, debout, silencieux (p.142). Voyez au premier plan, d'abord à gauche puis au centre, auprès de Simon Srebnik, un enfant d'une dizaine d'années, au pull bleu ciel à col roulé et à blouson beige clair. Voyez comment il regarde Lanzmann et la

traductrice hors champ, puis chaque Polonais qui intervient, avec une extraordinaire intensité ; voyez comment il se penche pour mieux observer, se retourne pour mieux entendre et pointe sa langue entre ses lèvres comme font les enfants attentifs. Et quand un certain Kantarowski passe au premier plan, cache Srebnik et l'enfant, le voici qui reprend bientôt sa place dans l'image à gauche de Kantarowski, puis, à droite, comme au début du plan.

Et voyez ce petit bonhomme dont on aperçoit le haut du bonnet bleu en bas à gauche de l'écran et qui, au gré des travellings arrière apparaît dans le champ, grave comme un enfant d'un film de François Truffaut ou de John Cassavetes. Et l'on voit des enfants tout aussi sérieux, autour de Pan Filipowicz, au début de l'intervention dans laquelle il parle du départ pour Sobibor des « gosses » de Wlodawa, dans les « *wagons à bestiaux* » (p.43).

En écoutant les récits de Filip Müller, Abraham Bomba, Richard Glazar ou Franz Suchomel, on peut se représenter la façon dont sont morts les enfants d'Izieu à Birkenau ou les orphelins de Janusz Korczak à Treblinka. Les enfants ne seront pas abandonnés à l'entrée des camps d'extermination. *Shoah* de Claude Lanzmann permet de demeurer avec eux, jusqu'au terme ultime du voyage.